Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: 14 (1939-1940)

Heft: 1

Artikel: Horace et Mécène

Autor: Olivier, Frank

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-870037

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 03.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

14me année N° 1 1er octobre 1939

ÉTUDES DE LETTRES

Bulletin de la Société des Etudes de Lettres, No 40

HORACE ET MÉCÈNE

Ἐτεῇ δὲ οὐδὲν ἴδμεν· ἐν βυθῷι γὰρ ἡ ἀλήθεια
DÉMOCRITE.

Dans sa tumultueuse et irrégulière ville de Rome, où il ne régna que durant cinq années, de 1585-1590, Sixte-Quint entreprit de grands travaux d'aménagement. Il y fit entre autres des percées rectilignes, dont deux devaient faciliter l'accès à deux des quatre grandes basiliques patriarcales — à St-Jean de Latran, cathédrale de Rome (*omnium urbis et orbis ecclesiarum mater et caput*, mère et chef de toutes les églises de Rome et de la terre) et à Ste-Marie Majeure.

Comme mille autres avant vous, vous vous êtes sans doute trouvé un clair matin à l'extrémité de la Place de la Trinité-des-Monts — qui est une place de frais matin comme, à ses pieds, la Place d'Espagne est une brûlante place de midi — et votre regard s'est glissé au S.E. dans une enfilade toute droite de rues : Via Sistina, Quattro Fontane, Depretis, qui épousent le relief sinueux des collines et, dans une dernière et molle montée, vous amènent par la Place de l'Esquilin à l'escalier monumental donnant accès à l'abside de Ste-Marie Majeure. La basilique, dès la seconde moitié du quatrième siècle chrétien, se dressa sur un des sommets de l'Esquilin ; transformée à plusieurs reprises, elle ne s'accompagna qu'un

*Atteint par la limite d'âge, M. le professeur F. Olivier a remis sa démission au Conseil d'Etat pour le 15 octobre 1939. Il a donné sa dernière leçon le vendredi 7 juillet à l'auditoire III ter que remplissaient ses étudiants, ses collègues et un nombreux public d'amis et d'anciens étudiants. C'est cette dernière leçon que nous avons le privilège d'offrir aux lecteurs d'*Etudes de Lettres. *Nous remercions M. Olivier d'avoir bien voulu nous confier le soin de la publier.*

millénaire plus tard du campanile qui la signale de loin, et qui est le plus récent, mais aussi le plus élevé de Rome. Tout auprès, mais plus bas, subsistent, beaucoup plus anciennes, deux des plus exquises églises de Rome (à mon goût), de celles où l'on peut prier : Ste-Pudentienne et Ste-Praxède ; c'est ici un très vieux et vénérable foyer de vie chrétienne, on veut même y retrouver la trace du passage de saint Pierre.

Poursuivez en ligne droite, quelque cinq ou six cents pas plus loin, et vous voici sur un des sites les plus fameux de la Rome impériale : les *Jardins de Mécène*. Une tour célèbre s'y dressait aussi. D'anciens cimetières où il avait fait amener des montagnes de terre, Mécène avait fait un paradis, y avait assis son palais, y avait érigé sa tour, qu'Horace mentionne à l'occasion ; belvédère insigne d'où, moins d'un siècle plus tard, quand il eut fait allumer l'incendie de Rome, Néron extasié contempla son œuvre de destruction en jouant de la lyre, préludant ainsi à son holocauste de chrétiens.

C'est donc là que vécut Mécène, cet homme extraordinaire qui, d'un lieu voué depuis des siècles aux morts, avait fait un des séjours de vie les plus fastueux que l'histoire ait connus, si fastueux que seuls les empereurs, Auguste en ayant hérité, ont pu s'y établir et l'entretenir après sa mort. C'est de là qu'il veilla sur l'empire naissant, là qu'il éblouit le monde par son faste et ses recherches, qu'il entretint familièrement des princes et des poètes, qu'il traita ses mignons et ses maîtresses ; et c'est aussi là qu'il fut enterré et qu'à côté de son tombeau, quelques jours plus tard, on creusa la tombe d'Horace.

Or c'est de Mécène et d'Horace que je veux vous entretenir, une dernière fois, puisque ce cours auquel vous me faites, collègues et étudiants, le touchant honneur d'assister ensemble aujourd'hui, dans une sorte de réunion de famille, a été voué aux *Odes* d'Horace. Pour ceux qui n'en font pas leur livre de chevet, laissez-moi rappeler quelques dates et poser quelques jalons.

Horace est né en décembre 65, dans l'importante marche limitrophe de Vénouse, qu'il a d'ailleurs quittée de bonne heure, et pour toujours. Ne mentionne que son père, avec toute

reconnaissance ; sa mère, jamais. Pas moyen de sortir ici un cliché. De famille très modeste et peu reluisante, même tarée. Etudes à Rome. Muni de quelques rentes, s'installe à Athènes à vingt ans, pour s'y ouvrir les idées et y jouir de la vie. Engagé en 44 par Brutus, fait campagne jusqu'à Philippes (automne 42). Disparaît. Emerge plus tard à Rome, petit employé à la Caisse de l'Etat, à la faveur de l'amnistie. Se met à écrire des vers. Son premier morceau datable, conservé, est de l'an 40. C'est un iambe ; peut-être un autre, dans la même collection (que nous appelons les *Epodes*) remonte-t-il encore plus haut. C'est peu après qu'il est présenté à Mécène, par des poètes déjà arrivés, dont Virgile, au commencement de 38 ; il est mis en observation discrète, agréé à la fin de l'année, éprouvé définitivement dans le voyage qui se termine à Brindes par un accord négocié par Mécène entre Octavien et Antoine, l'an d'après. Son premier ouvrage publié, des *Satires*, paraît en 35 ; environ deux ans plus tard Mécène lui donne une villa dont il semble bien qu'on ait retrouvé les restes : la contrée est certaine ; le site exact, moins. En l'an 30 sortent un second livre de *Satires* et les *Iambes* (Epodes). Puis, il travaille à son grand recueil d'*Odes*, trois livres, qu'il publie en 23. Il nous a laissé le soin décevant de les dater, mais au moins n'y a-t-il pas mis de fausses ou équivoques indications, comme nous en avons tant vu depuis, un peu partout, et chez les plus grands.

L'an d'après, Horace entré dans sa quarante-troisième année est obligé par une grave crise d'âge de reprendre son entière liberté, *après seize ans de commerce constant et d'intimité avec Mécène*. Pas trace de brouille entre eux, d'ailleurs.

L'an 20, voici le premier livre des *Epîtres ;* puis Horace, sollicité par Auguste, revient aux *Odes* et en donne un quart livre, terminé vers l'an 13. Le second livre des *Epîtres*, qui est son testament littéraire, est approximativement du même temps.

Puis le silence se fait, impénétrable. Mécène meurt en l'an 8 ; très peu après, Horace est enlevé à son tour. Sa tombe, à côté de celle de Mécène — *extremis Esquiliis*, tout au bout de

l'Esquilin — dans les jardins de Mécène : je les ai situés plus haut ; on n'en a pour ainsi dire rien retrouvé ; des deux tombeaux, rien du tout.

Mais le souvenir de cette amitié subsiste. Elle dépasse l'ordinaire. Je ne force nullement ma pensée en y voyant l'événement le plus considérable de la vie d'Horace. Et, si j'y insiste, c'est que je désire vous entretenir quelques instants d'une ode d'Horace, à propos de laquelle je voudrais montrer certaines choses qui n'ont, je crois, pas été remarquées et qui me paraissent très importantes. C'est l'Ode 17 du second livre : Tes plaintes, Mécène, m'arrachent le cœur : *Cur me querellis exanimas tuis...*

Mais qu'on retienne d'abord ceci. Les plus anciens poèmes d'Horace sont des iambes. C'est une espèce de poésie qui n'a rien à voir avec la poésie épique, avec le vers hexamètre latin. Rien à voir avec le drame. Mais se classe à côté de la poésie qui s'accompagnait d'instruments et qu'on appelait lyrique. Plusieurs de ces iambes d'Horace ont une inspiration et une allure déjà lyriques ; certaines de ses odes lyriques rappellent tellement ses iambes que c'en sont tout simplement. Un iambe contre Cléopâtre est repris exactement et continué par une ode du premier livre (*Epod.* IX et *Carm.* I, 37 : *Quando? Nunc.*). Horace a commencé par écrire des iambes : quand je l'ai fait remarquer, il y a déjà longtemps, une personne à ma connaissance a bien voulu dire : Tiens, c'est vrai. Elle n'a point ajouté : Alors, qu'on renonce donc à imprimer dans tous les manuels qu'il a débuté par ses *Satires !* — Puisqu'il le faut, je dirai donc explicitement ici que non seulement Horace a d'abord fait de la poésie lyrique d'un certain ordre mais, dès qu'il l'a pu, a passé aux odes, à la poésie lyrique proprement dite. Que celle-ci, il l'a considérée comme sa véritable et grande création. L'œuvre de sa vie. Celle dont non seulement il espère mais encore se promet l'immortalité relative. C'est donc là qu'il faut aller chercher sa vraie, intime, profonde pensée. Et ailleurs, je suppose, que dans les coupes vidées en aimable compagnie...

Alors, il est aisé de constater, avec tout le monde, que le

premier iambe qui ouvre sa collection de dix-sept morceaux s'adresse à Mécène, et que quatre en tout — le quart — sont pour lui. Le premier livre des *Satires*, dédié à Mécène ; le deuxième, plein de choses sur lui ; le premier livre des *Epîtres* s'ouvre pour Mécène ; comme lui, le premier recueil d'*Odes* est placé sous son vocable et se termine par lui — sauf la dernière ode et la dernière épître qui, chose bien naturelle, dressent le poète en face de son œuvre. Il n'y a pas moins de huit odes qui sont pour Mécène — alors que Virgile n'en a qu'une. On peut dire que toute l'œuvre d'Horace gravite autour de lui, sauf le quart livre d'odes qui devait honorer surtout Auguste (mais où les stances 4 et 5 de l'Ode XII sont un hommage plein de cœur à Mécène) et les trois épîtres littéraires qui constituent le deuxième livre et dont il a bien fallu qu'Horace dédiât la première à Auguste. Jaloux, pourrait-on croire, de Mécène, le prince se plaignait d'être négligé par le poète : il l'a d'ailleurs fait avec esprit.

Qui donc fut cet homme, à qui Horace a constamment rendu tous les hommages, ceux du cœur, ceux de l'intelligence, ceux de son art, et enfin l'hommage suprême de ne pas lui survivre et de reposer dans la mort à côté de lui ? Si nous n'écoutions que La Fontaine, nous en aurions vite fait le tour (La Mort et le Malheureux) :

Mécénas fut un galand homme ;
Il a dit quelque part : Qu'on me rende impotent,
Cul-de-jatte, goutteux, manchot, pourvu qu'en somme
Je vive, c'est assez, je suis plus que content.

Mécène avait été plus précis et plus pittoresque. La Fontaine a certainement lu ses vers chez Sénèque. Celui-ci, les derniers mois de sa vie, a été pris pour Mécène d'une incroyable hargne. Je suis convaincu qu'à ce moment a dû paraître un ouvrage élogieux sur Mécène, avec au moins un choix de sa production littéraire. Mais oyons Sénèque. Dans nombre de ses *Lettres à Lucilius*, où il fait inlassablement la roue, il a proprement éreinté Mécène. De la grandeur et de la force, oui — mais

mal employées. — Il n'a eu qu'une femme ? Sans doute, mais il en a épousé mille. (Il aurait pu ajouter : et la sienne, il l'a épousée deux fois.) — Du talent ? Oui, c'est sûr, mais trop de facilité. — Qu'attendre de bon enfin d'un homme débraillé jusque dans la rue ? Etc., etc. Ça en serait presque drôle, si Sénèque n'était trop constamment préoccupé de faire de l'esprit pour jamais être drôle. Mais qu'on voit bien, sous ce flot de griefs, que Sénèque en voulait à Mécène, au fond, de le sentir désespérément supérieur ! Et de s'être trop bien passé du stoïcisme. De là, un agacement qui va jusqu'à l'exaspération.

Il nous est facile de rétablir la vérité. Mais, d'entrée, il faut dire que j'abomine les vies romancées et que les jugements que je vais porter se fondent sur des faits contrôlés aussi exactement que possible, étant donné la grande pitié de l'histoire ancienne. J'ai la conviction de ne point exagérer en disant (avec d'autres) que Mécène est, avec Agrippa mais plus encore que lui, l'homme qui a permis à l'Empire romain de se fonder et de s'établir. C'est le génie providentiel qu'il fallait pour assurer la sécurité, puis la stabilité d'Auguste. D'Agrippa, homme d'action, nous avons un superbe et énergique portrait, qui est un buste de marbre : il méritait l'honneur de cette noble matière. De Mécène, aucun portrait. Il y eût fallu, je pense, un Goya. Mais nous avons toute latitude pour nous le représenter. Et, ce qu'il a fait, nous en savons assez pour nous incliner très bas devant lui. Chose que Sénèque n'a jamais su faire. Ses courbettes étaient d'autre espèce. Il faut être grand pour, volontairement, s'incliner très bas.

On sait quand Mécène est mort ; on ignore quand il est né. A peu près en même temps qu'Horace, sans doute. A Rome, il est simple chevalier ; il n'a pas daigné être plus. Roi je suis, aurait-il pu dire. C'est que, d'origine étrusque, il est de sang royal et, dans cette Rome qui chassa ses rois étrusques et qui, près de cinq cents ans plus tard, acceptant son premier souverain, gardait encore la haine profonde de ce titre (qui avait naguère déterminé l'assassinat de Jules-César), plus d'un poète a pu l'employer de Mécène, en l'exaltant : Descendant

d'une lignée de rois! L'ambition de tout Romain bien né était de remplir une fonction publique, d'arriver aux plus hautes charges : Mécène n'en a point voulu. On dit parfois qu'il a été préfet de Rome ; erreur : il ne l'a jamais été. Mais il s'est battu pour Octavien déjà à Philippes — Horace était de l'autre côté. Depuis, il a prodigué son intelligence, son sens des possibilités, son pouvoir de séduction à la cause qui a fini par l'emporter, et d'Octavien a fait Auguste ; c'est pour lui qu'il a négocié tous les accords délicats dans sa longue lutte contre Antoine. Chargé dès l'an 36 de maintenir l'ordre en Italie et à Rome, d'où Octavien était continuellement absent, il le fit avec autant de tact que de souple énergie ; qu'il ait pris part à la bataille décisive d'Actium n'est pas sûr, puisque c'est au même moment (croit-on) qu'il découvrit et étouffa la dangereuse conspiration du jeune Lépide. Huit ans plus tard, en 23, il suivit et étouffa aussi la lamentable tentative de Muréna contre la vie du prince. Mécène venait de se marier avec une brillante et ravissante jeune femme, Térentia — à propos de quoi Horace lui tourna un exquis compliment (*Carm.* II, 12). Muréna était frère adoptif de Térentia, et Mécène ne put s'empêcher de parler à sa jeune femme de cette déplorable affaire, qui coûta la vie à Muréna ; Auguste lui en voulut. Mécène n'eut plus tard que trop de raisons de lui en vouloir à son tour, Auguste s'étant épris de Térentia et, pour elle, négligeant Livie...

Mais, jusque là, l'empereur, qui l'avait autorisé à se servir en toute occasion de son sceau personnel, n'eut pas de protecteur plus vigilant, de confident plus sûr, d'ami plus clairvoyant, de conseiller plus humain et, chose remarquable, plus écouté. Car il y faut la manière... Auguste siégeait un jour en tribunal, il allait condamner à mort tout un lot d'on ne sait qui ni quoi. Mécène passe, s'enquiert, ne peut fendre la foule trop dense ; il écrit quatre mots de grec sur son carnet, le jette dans le giron d'Auguste : As-tu bientôt fini, bourreau ? — Auguste leva l'audience, ne condamna point. Avoir la faveur du prince, sans la courtiser, cela s'est vu ; jouir en même temps de la faveur de tous, c'est un peu plus rare ; ce qui l'est infiniment plus,

c'est de n'en pas perdre l'équilibre. Et c'est ce même homme qui, colossalement riche, sut gagner l'estime et l'admiration d'artistes et de poètes et entretint familièrement dans son palais les plus beaux esprits de son temps. Parmi eux, Horace, fils d'affranchi, tient la première place, à notre connaissance. Le gourmet, l'écrivain précieux, le dandy, le viveur que fut aussi Mécène, tout cela n'empêcha pas Horace d'accepter sa dangereuse amitié, de lui donner en échange sa fervente amitié, avec son admiration et son respect, et enfin de défendre contre lui son droit à l'indépendance, quand sa santé l'exigea.

Or, de cette amitié, je ne connais pas de plus remarquable témoignage qu'une ode d'Horace, à laquelle il faut s'arrêter, car je ne pense pas qu'on en ait vraiment compris toute la portée ni le vrai sens. C'est la dix-septième du second livre, dans le premier recueil. La voici donc dans ce qu'elle a d'essentiel ; j'abrège quelque peu le second mouvement.

Tes plaintes, Mécène, m'arrachent le cœur ;
Ni les dieux, ni moi nous ne tenons
A ce que tu t'en ailles le premier:
N'es-tu pas ma parure souveraine et mon soutien?

Ah! moitié de mon âme, un coup prématuré
S'il t'enlevait à moi, je ne saurais, autre moitié,
Durer plus longtemps — à quoi bon, mutilé, te survivre?
Un seul et même jour entraînera notre ruine à tous deux.

J'ai prononcé ce serment, je ne serai point parjure ;
Nous prendrons même chemin, nous le prendrons,
A quelque moment que tu m'y précèdes,
Prêts à faire la route suprême de compagnie.

Aucune force surnaturelle ne m'arrachera de toi:
Ainsi l'ont décidé toute-puissante Justice et les Parques.
Peu importe mon astre natal: nos deux astres
Sont liés d'un incroyable accord. Jupiter t'a sauvé

Lorsque le théâtre bondé par trois fois te cria sa joie ;
Moi, c'est Faunus, protecteur des poètes, qui m'a gardé
Et détourné le tronc prêt à choir sur mon crâne.
Ne tarde donc pas à offrir les victimes dues ;
Pour moi, je sacrifierai une humble agnelle.

Les commentateurs anciens ne nous apportent ici pas le moindre secours. Le seul digne d'être lu, Porfyrion, ne donne de cette ode que le plus insipide délayage. Nous sommes réduits à nos seules forces. Allons donc au plus proche. Horace ne croit pas à l'astrologie ; je doute que Mécène ait sérieusement donné dans ce qui fait aujourd'hui l'étude passionnée des salons ; mais, avec lui, sait-on jamais ? Il relève de Jupiter, roi des dieux, qui le protège ; Horace a pour patron un petit dieu rural, protecteur des poètes et des veinards (car le mot est à double sens). Mécène, entrant au théâtre après une grave maladie, avait été accueilli comme un prince par les applaudissements d'un peuple en délire ; quand ? nous l'ignorons. C'est à Horace que nous en devons la connaissance ; il en a fait le centre d'un autre charmant morceau (*Carm.* I, 20). Lui-même avait failli être tué aux abords de sa villa, dans son recoin de la Sabine — l'a raconté avec une indignation comique dans une autre ode (II, 13), y est revenu encore une seconde fois (III, 8) : on peut dater l'événement — c'était l'an 29. On veut alors que ce morceau-ci soit de la même année. De quoi, pas le moindre indice. On sentira probablement comme moi que ceci est postérieur : pourquoi rappeler des choses déjà chantées, si elles étaient encore toutes fraîches ? et que c'est même passablement plus tardif, car Mécène y semble tourner au grand nerveux qu'il fut, peu après son mariage et avant d'être, au vrai déclin de sa santé, si profondément atteint que, durant ses trois dernières années, il ne connut pas une minute de sommeil.

Mais cela n'est qu'accessoire. Ce qui domine tout, c'est le serment qu'a fait Horace, et qu'il rappelle ici, de *mourir avec Mécène*. Je remarque qu'il l'a tenu, quelques années plus tard.

Qu'est-ce que c'est au vrai ? — Une manière de dire, par quoi calmer une inquiétude morbide ? Certes non. — Un jeu littéraire ? Mais le ton, singulièrement grave, s'y oppose. — C'est bien simple, disent tous ceux qui s'y sont arrêtés un instant, quand ils ne passent pas comme chat sur braise — Allemands, Français, Anglais ; Italiens, je ne sais, car Giorgio Pasquali, dans son bel *Orazio Lirico*, n'y a pas touché — c'est bien simple : il s'agit du *serment militaire*. Parbleu, le mot y est : *sacramentum!* Le soldat jurait de mourir pour son chef ; or Mécène est le chef d'Horace, et tout le reste s'ensuit... Ce qui s'ensuit, c'est que personne n'a vraiment compris. D'abord, du serment militaire, qui voue le soldat aux dieux, nous ne connaissons pas l'entière formule. Nous en savons pourtant assez pour dire que, ce qu'on y jurait, c'était la fidélité et l'obéissance absolues à son commandant. Mais, le chef succombant, le soldat n'était pas du tout censé, encore moins tenu, de mourir avec lui. Se bien battre, se faire tuer s'il le faut et si le chef l'ordonne : c'est déjà quelque chose. Pour le chef, oui ; mais le chef, en fait c'est Rome. Est-ce vraiment ce qu'Horace avait promis à son ami ?

Il saute aux yeux que non. Il a fait le serment, une fois, *de mourir en même temps que lui*. Ce serment, il le nomme du terme réservé au serment militaire, tout simplement parce que ce mot est le plus fort qu'il y ait en latin. *Iusiurandum* relève du droit ; *sacramentum* fait intervenir un dieu. Il va dans l'hendécasyllabe ; l'autre n'y peut pas entrer. Si sa moitié meurt, Horace ne peut, autre moitié, plus vivre. Tu ne peux pas me manquer, car j'en mourrais ; si je meurs, c'est parce que tu seras mort. A quelque moment que tu m'y précèdes, nous prendrons même chemin, prêts à faire la route suprême en compagnons (il n'y a pas ici le mot qui désigne, pour un soldat, le camarade). Oui, nous le prendrons... Il le répète, il y insiste. Ce n'est pas qu'il croie Mécène sérieusement menacé, mais il faut le remonter, à tout prix. Alors quoi ? c'est une comédie, dira-t-on. Non. Horace est parfaitement sincère. Tout le montre. Et, le dernier mouvement est nécessaire : les dieux nous protègent et nous ont

sauvés ; toi, c'est Jupiter ; moi, mon rustique patron ; ne tardons pas à les remercier.

Qu'en pensait Bentley ? D'avance, il y a présomption qu'il ne nous sera pas de grand secours : ce qui l'intéresse, ce sont surtout des mots. En fait, de cette ode il n'a traité qu'un nom du v. 14, presque trop généreusement, comme il en convient lui-même, et un mot du v. 24, qui n'en avait vraiment pas besoin. A l'essentiel, il n'a pas touché. Il reste un autre moyen, c'est de jeter par-dessus bord ce qui nous gêne. On n'y a pas manqué. Hofman-Peerlkamp, qui découvrit il y a plus d'un siècle, en 1833, et annonça au monde, d'ailleurs incrédule, que la bonne moitié des odes d'Horace étaient grièvement interpolées et que nous nous délections à lire des faux, y est revenu en insistant, près de vingt ans plus tard : de notre ode il a gardé trois stances, a supprimé les cinq autres. Il a été, ici, particulièrement généreux ; c'est une belle ode, concède-t-il, à condition qu'on en retranche plus de la moitié ! Voire... Mais, ce qui en fait la souple et forte structure, il ne l'a pas vu ; en quoi réside son puissant intérêt, il ne s'en est pas douté ; et il n'avait pas assez d'esprit pour sentir qu'Horace sourit en parlant astrologie, et qu'il lui fallait la détente du sourire pour pouvoir rentrer dans la réalité, après la profonde émotion du début. Qu'on me permette donc de chercher à montrer où gît le particulier attrait de cet émouvant morceau.

Puisque j'ai honnêtement cité ce Batave érudit, on m'excusera peut-être de me mettre en avant : c'est d'ailleurs la dernière fois que je le ferai. Il y a une dizaine d'années, provoqué par un article de lexique biblique qui ne voyait pas ce qui lui crevait les yeux, j'ai essayé d'esquisser l'histoire d'un mot et de son concept dans l'antiquité : *mourir ensemble.* (Συναποθνήισκω, *Revue de théologie et de philosophie*, XVII, p. 103, Lausanne, 1929).

Ces coupes en profondeur, à travers de nombreux siècles, passent par des sédimentations très diverses. Comme ce mot, bien plus ancien, paraît avec insistance dans des comédies qui remontent au quatrième siècle et descendent jusqu'au second, il est clair que, se rapportant à des mœurs plus qu'à des carac-

tères, ce qu'il dénote est beaucoup plus vieux, la comédie opérant sur ce qu'elle va chercher dans la vie. Nos concepts s'épuisent volontiers avec l'âge ; à un certain moment, celui-ci s'est enrichi par une expérience nouvelle. Il a rebondi. Jusque là, il s'appliquait plaisamment à ceux qui s'aimaient tellement qu'ils s'étaient promis de mourir ensemble — mais ne le faisaient point. Désormais, il se charge d'un sens plus profond, proprement religieux ; les hasards d'une campagne de conquête l'ont appris à Jules César. Un de ses lieutenants soumet l'Aquitaine ; il y est affronté par un chef autour duquel se dressent quelques centaines de braves. Ceux-ci ont juré de mourir avec lui, de partager sa mort, survenant à n'importe quel moment, de n'importe quelle manière : accident, combat, maladie. Ils partagent même vie d'abord ; même mort dès qu'il le faut. Pas d'exemple qu'aucun de ceux qui ont fait vœu de mourir ensemble et avec le chef s'y soit jamais soustrait. Cela a tellement intéressé César, qui a entendu parler de choses analogues en Gaule propre, qu'il n'a pas résisté au plaisir d'en faire comme une note dans son mémorial, à l'an 56. Rien que cela suffit à montrer qu'il ne s'agit pas du serment militaire romain. Tout le monde a pu lire sa note, lorsque parurent les Commentaires de la Guerre de Gaule, en 51. Et le fait a intéressé jusqu'à des Grecs, puisqu'il a été exactement repris, traduit en grec, dans l'Histoire Universelle que son auteur Nicolas le Damascène fit paraître, s'étant alors fixé à Rome, quelques années avant la fin du dernier siècle précédant notre ère.

Entre l'an 51 et l'an 4 (ou peu s'en faut), il y a place pour Horace, quelque part après l'an 29, à mi-chemin de ces deux dates extrêmes. Il y a place aussi pour cette curieuse (et trop naturelle) éruption de débauche que des adolescents de grande famille, entre la défaite et la mort d'Antoine et de Cléopâtre, connurent en Egypte, sous le nom de Club de ceux qui mourront ensemble ; cette caricature est de l'an 30, approximativement (Plutarque, *Antoine*, c. 71). Me trompé-je alors absolument, en reconnaissant dans notre ode l'aveu net, irréfutable, d'un pacte d'amitié très particulier, limité, exclusif, nullement tenu secret

(car il n'y était pas tenu), conclu entre Mécène et Horace incontestablement, mais peut-être étendu à Virgile, le seul autre qu'Horace, dans la seule ode qui s'occupe de lui, appelle aussi *moitié de mon âme : animæ dimidium meæ* (I, 3, 8) ? Je sais, je sais : Virgile est mort en septembre de l'an 19 ; mais tout tourne ici autour du sort de Mécène. — Me trompé-je en disant que mon hypothèse explique tout pour Horace et Mécène — et parfaitement — dans le morceau qui nous a arrêtés, tandis que ce qu'on nous proposait sans conviction non seulement n'explique rien, mais est manifestement faux ? Mécène est, non le général du soldat Horace, et il n'est nullement question de se battre ; mais il est, en quelque sorte, son roi. Horace a juré de mourir avec lui, si la mort le frappe, mais rien ne permet de supposer que ce serment ait été réciproque. Et pourquoi n'avouerais-je pas que j'avais alors passé à côté de ce qui m'apparaît maintenant comme l'évidence même, préoccupé que j'étais de démontrer qu'une autre ode d'Horace, depuis longtemps jetée dans un débat dont ceci n'est qu'un point particulier, n'y avait proprement rien affaire. Un mot d'ami (Félix Stæhelin) m'a signalé mon oubli ; il n'était que temps de le réparer.

Mais temps aussi de conclure, et de reconnaître quel fut le vrai fruit d'une amitié si forte et si rare. Je crois tout simplement que nous lui devons le poète Horace, et beaucoup de ce qui, pour Rome, fit la valeur de l'homme, et pour nous la fait encore. Et je me hâte d'ajouter que, ne devant ces idées à personne, je ne force personne à renoncer à je ne sais quelle routine orthodoxe qui ne s'en est pas avisée. L'élevant jusqu'à lui, le très haut seigneur que fut Mécène a peu à peu transformé le petit bourgeois qu'était d'abord, au mieux, Horace. On voit celui-ci, de toutes ses forces, s'attacher à Mécène parce qu'il s'est senti compris, s'est vu encourager ; il a tellement besoin de Mécène qu'à toute occasion, dans ses *Iambes*, il s'adresse à lui — sans le flatter bassement. Ses *Satires*, qui font profession d'en finir avec Lucilius, tout en continuant la même tradition, sont le plus souvent de brèves dissertations, parfois de courts

sermons populaires ; la critique y domine : j'ai l'impression qu'Horace courait le risque de s'y enliser. S'il y a échappé, c'est parce qu'il est revenu — j'irais presque jusqu'à dire, parce qu'il a été *ramené* à son goût profond, à son ambition première : la poésie lyrique. C'était chose, en latin, si difficile à réussir (presque tout à créer, en fait, et dans une langue de soldats ou d'orateurs, car Catulle n'est qu'un météore éblouissant), que je ne crois pas qu'il l'eût tentée sans les encouragements de son grand ami : pour tailler le diamant, il n'y a que la poudre de diamant.

Il a fallu au moins dix ans de travail à Horace pour verser sa pensée, toujours plus ferme, dans une forme lyrique : je n'ai pas à parler ici du travail analogue qui, des *Satires*, a fait sortir ses délicieuses *Epîtres*. La verser ? Au vrai, il l'y a décantée. Dans les coupes variées de cristal qui l'ont reçue, ceux qui veulent bien s'en donner la peine peuvent encore goûter avec délices cette riche couleur, cette saveur, ce bouquet, ce corps qui sont les signes magnifiques d'un grand cru. Certes, un tel cru est le produit d'un climat modéré, d'un beau sol où s'enracine profondément un plant généreux ; mais de la taille jusqu'au cellier, que de soins assidus ! C'est à prendre ces soins que Mécène a forcé Horace. Et, dans le morceau qui sert de préface à son premier, à son vrai recueil lyrique, celui dont il attendait tant, Horace proclame que, s'il est jugé digne de prendre rang dans la lignée des poètes lyriques, c'est que Mécène l'y aura placé — Mécène, sa parure souveraine et son soutien. Il en a reporté l'honneur sur lui... Ecrit au moment où il se promet l'immortalité et ordonne à la Muse de lui ceindre le front du laurier d'Apollon. Non, il n'exagère pas en disant qu'il l'a bien gagné. Mais l'eût-il mérité sans Mécène ?

Vous avez sans doute entendu mentionner une fois ou l'autre, peut-être même lu, ce qu'on appelle les *Scolies attiques*. Ce sont les précieux débris d'un recueil de chansons composées pour les aristocrates athéniens ; vieilles de quelque deux millénaires et demi, je prie de croire qu'elles valent *Les bords de la libre Sarine*, même si ceux-ci *inspirent le républicain*. Cela se chantait dans les

banquets, sautant en zig-zag (d'où le nom) d'un convive à l'autre. En voici un couplet complet et parfait, des plus anciens (N° 19).

Avec moi grise-toi, sois jeune avec moi ; avec moi fais l'amour, porte la couronne avec moi.
Je suis fou? Sois fou avec moi. Je suis sérieux? Sois sérieux avec moi.

σύν μοι πῖνε, συνήβα, συνέρα, συνστεφανηφόρει,
σύν μοι μαινομένωι μαίνεο, σὺν σώφρονι σωφρόνει.

Avant de *mourir avec* le plus cher des amis, il faut *vivre avec* lui. Et, pour cela, outre ses goûts, partager quelques-unes de ses idées et justifier son droit à en avoir qui soient divergentes. Horace est rentré à Rome en se cachant, après s'être battu, honnêtement mais sans fanatisme, pour la république et les assassins de César. Mécène était déjà de l'autre côté dans la même bataille ; plus que tout autre, il a rendu possible l'Empire : ce n'était, on le croira, point pour y faire sa fortune. Très peu après, il admet Horace au nombre de ses familiers : lui aurait-il imposé de faire acte d'adhésion à la cité nouvelle, qui n'en était qu'aux premières douleurs de l'enfantement ? Non, certes ; mais il l'y a peu à peu amené. Voilà pourquoi je dis que nous lui devons beaucoup de ce qui fait la valeur de l'homme chez Horace, de ce qui lui a permis de parler au peuple romain avec autorité. Une des plus certaines erreurs de la critique, allemande surtout, ce fut de s'imaginer et de soutenir qu'Horace ait été le porte-parole officiel, sollicité, du nouveau régime ; elle l'a dit également de Virgile. (Je ne sais, si quelqu'un de ses représentants vit encore, ce qu'il en pense maintenant.) Or, l'un, le voyant, s'est absorbé dans sa retraite, fuyant Rome et le prince ; disant, comme il le pensait : Rome ne vivra que par la modération dans la force. L'autre a décliné toutes les avances du prince, si fréquentes et flatteuses fussent-elles. D'une cantate officielle que le souverain lui a imposée, il n'a fait qu'une chose correcte et froide ; tandis qu'on sent frémir son cœur si grave quand il exprime ses convictions, essentiellement les mêmes que celles de Virgile ; quand il met en garde

contre tous les excès (lui, le familier de Mécène!). Pour l'un et l'autre poète la démesure est un crime contre la société, est une faute politique. Ils l'ont dit avec une parfaite simplicité; leur courtoisie envers le prince relève de la même simplicité et n'est point courtisanerie, ni surtout servilité. Horace, par reconnaissance et dans son admiration, a exalté le souverain, car il est responsable de tout; mais il a surtout loué l'ordre, il recommande la mesure, il stigmatise les abus, il voit dans la maîtrise de soi la racine des vertus civiques. Dans ses *Odes*, s'il vous plaît. Certes, il avait en lui de quoi faire un grand citoyen; mais c'est à la flamme de Mécène qu'il a dépouillé ses scories; c'est en lui tenant parfois tête qu'il a justifié son droit à proclamer sa pensée: *Je suis sérieux? Sois sérieux avec moi.* Y a-t-il indiscrétion à suggérer que plus d'un chef d'Etat aurait peut-être profit à lire, de temps à autre, telle Ode d'Horace?

Sois sérieux avec moi... Horace ne s'est point courbé sous le poids de nombreuses années, mais sa santé, qui ne fut jamais forte, semble avoir rapidement fléchi; les dernières années de Mécène, nous savons qu'elles ne furent qu'un long supplice. Il est permis de supposer que la sollicitude du poète pour celui qui avait été sa parure et son soutien fut, tout autant que sa propre santé, la raison essentielle de ce grand silence où il s'est enfermé. Il n'a survécu à son ami que de bien peu; la mort de Mécène a vraiment été sa mort. L'ayant prédit une fois, et bien dit, pourquoi l'aurait-il répété? La vraie amitié est économe de phrases. Et la mort prochaine est assez familière ou assez altière pour repousser toute parure... Croyez, je vous prie, que j'admire profondément la sombre splendeur de ceci: « ... Je vois les reflets d'une aurore dont je ne verrai pas se lever le soleil. Il ne me reste qu'à m'asseoir au bord de ma fosse; après quoi je descendrai hardiment, le crucifix à la main, dans l'éternité. » (Chateaubriand, fin des *Mémoires d'Outre-Tombe.*)

Mais je ne l'admire que pour des raisons littéraires. A l'approche de cette heure-là, seul le silence est de mise.

Frank Olivier.